

**LE
MARXISME**

POUR ET CONTRE

**ROBERT L.
HEILBRONER**



ECONOMICA

Sommaire

	Remerciements	5
Chapitre un	Introduction	7
Chapitre deux	La méthode dialectique en philosophie ...	17
Chapitre trois	La conception matérialiste de l'histoire ..	47
Chapitre quatre	L'analyse sociologique du capitalisme	63
Chapitre cinq	S'engager pour le socialisme	97

LE MARXISME

POUR ET CONTRE

Traducteur

Jean-Paul DECAESTECKER

Assistant à l'Université Paris X

ROBERT L. HEILBRONER



ECONOMICA

49, rue Héricart, 75015 Paris

1984

Cet ouvrage est une traduction du livre publié par W.W. Norton & Company, Inc., 500 Fifth Avenue, New York, New York 10036 (hereinafter called the PROPRIETOR).

sous le titre :

MARXISM : FOR AND AGAINST

by Robert Heilbroner

Traduction : Jean-Paul DECAESTECKER

© Ed. ECONOMICA, 1984

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous pays.

PREFACE A L'EDITION FRANÇAISE

Le marxisme occidental est-il mort ou vivant ?

Je ne parle pas du marxisme en politique, que son association à l'Union Soviétique a mortellement touché (du moins en ce qui concerne les pays de l'Ouest). Il semble pour l'instant que les succès politiques de la gauche dépendent des possibilités d'une « réforme radicale » conforme aux orientations des partis sociaux-démocrates les plus avancés. C'est à l'usage que nous apprendrons dans quelle mesure cette réforme peut se dérouler dans les limites qu'impose l'ordre du capital, et peut modifier de façon irréversible cet ordre, essentiellement sous la forme d'une pression constante en faveur de la démocratie et de l'égalité, et d'une mise en avant des valeurs d'usages par opposition aux valeurs d'échanges.

Je parle plutôt du marxisme occidental des intellectuels en général, et (dans la mesure où cela touche mes lecteurs français) de ce que Perry Anderson a appelé le « marxisme latin » — c'est-à-dire cette brillante et généreuse tradition d'humanisme marxiste parfois pervertie et actuellement troublée, que l'on trouve en France, en Italie et en Espagne. On y voit à la fois des indices de vie et de mort. D'une part, la dernière décennie a été le témoin d'une série de défections dramatiques, aussi frappantes que l'afflux de réfugiés politiques de Russie et d'Europe de l'Est : je pense au retournement de personnalités comme André Glucksmann ou le groupe Tel Quel, à l'essor et au déclin de l'influence d'Althusser, et à la volte-face du grand philosophe italien, Lucio Colletti, plus affligeante encore peut-être.*

Mais il y a pourtant aussi des indices et des présages allant dans l'autre sens. Au sein des nations latines de l'Europe, comme dans l'ensemble du monde occidental, l'œuvre de Marx a régulièrement élargi sa sphère d'influence, dépassant les limites des travaux directement menés sous les auspices du marxisme.

* Perry Anderson, *In the Tracks of Historical Materialism*, Chicago, III, University of Chicago Press 1984, p. 28.

PREFACE

Je ne vois pas d'exemple plus marquant que celui de l'école des Annales, qui représente la plus importante contribution française de l'après-guerre dans le domaine de l'historiographie. L'école des Annales est-elle marxiste ? Elle nierait certainement toute allégeance intellectuelle de ce type. Je suis pourtant certain que Fernand Braudel serait le premier à reconnaître la dette du groupe des Annales à l'égard de l'œuvre de Marx, composante de l'appareil conceptuel, du vocabulaire et de la problématique de la recherche actuelle en sciences sociales, et dont le groupe s'est inconsciemment et naturellement nourri.

Il est donc évident que, pour moi, le marxisme est tout à la fois vivant et mort. Certaines questions qui avaient pu susciter une excitation intellectuelle ont perdu leur intérêt initial et ont donné naissance à une forme de répulsion — l'usage d'incantations marxistes pour sanctifier des décisions politiques en est un exemple fondamental. Mais d'autres thèmes sont venus prendre leur place et provoquer de nouvelles réflexions — ainsi, la nature subtile de la domination politique, la complexité de la conception matérialiste de l'histoire, et au moins aussi important, le problème des limites de la faculté d'adaptation du capital que j'évoquais plus haut.

Mais je n'ai pas écrit ce livre pour faire le tri entre les questions vivantes et celles qui ne le sont plus, ou pour arbitrer les conflits internes du marxisme ou à son sujet. Mon objectif est plus modeste : je désire avancer la possibilité d'une autre position face à une existence en présence du marxisme — une position qui, sur le plan intellectuel, n'implique pas davantage une soumission qu'un refus. Mon but est de présenter une conception du marxisme qui reconnaît et soutient ses grandes forces et ses perceptions exceptionnelles tout en reconnaissant et en mettant en avant une conscience de ses faiblesses et de ses limitations — une conception qui « croit » dans le marxisme, mais qui ne met pas toute la foi à son service ; qui recourt franchement au marxisme, mais pas à n'importe quelle fin ; qui proclame l'importance historique du marxisme, mais concède qu'il a, comme tous les systèmes de pensée, ses limites, ses hypothèses discutables et ses erreurs.

On court toujours le risque qu'une telle tentative soit perçue comme un simple faux-fuyant, évitant de décider vraiment entre « pour ou contre ». Mais je suis sincère en croyant que la position « pour et contre » n'est pas une dérobade mais une affirmation. En tout cas, c'est ce que je défends dans ce livre. Il y a dans la pensée française une tradition qui fait grand cas de la clarté et de l'absence de parti pris, quelle que soit la direction des vents de la mode. J'offre ce petit livre en hommage à cette tradition.

Robert Heilbroner
New York City
Septembre 1984

Remerciements

C'est à la suite d'un long débat avec mes collègues et mes étudiants que je suis parvenu aux positions exprimées dans ces pages, aussi ce livre leur est-il dédié. Tout en dégageant mes collègues et mes étudiants de toute responsabilité à l'égard de ces positions, je dois témoigner du soutien et des remarques qu'ils m'ont apportés. Sans leur aide je n'aurais pu écrire ce livre.

Comme si souvent déjà il me faut mettre en tête de mes créanciers le nom d'Adolphe Lowe. Peu de gens ont adopté cette position *pour et contre* que j'ai choisie vis-à-vis du marxisme, et Adolphe Lowe est du nombre. J'ai largement fait confiance non seulement à son savoir mais aussi à son jugement tant moral qu'esthétique.

Je suis heureux d'ajouter ensuite le nom de Ronald Blackwell, qui m'a fait bénéficier de la profondeur et de l'ampleur extraordinaires de son érudition marxiste, qui a patiemment lu de nombreuses versions du manuscrit et m'a écarté des erreurs d'interprétation et des formulations incorrectes. Dans cette entreprise, bien que Blackwell ne soit que jeune diplômé et que je sois professeur depuis longtemps, ces rôles ont été plus souvent inversés que respectés, et cela à mon plus grand profit.

Je veux remercier encore Stanley Bursnshaw pour avoir lu avec soin ce texte, en éliminant de nombreux points obscurs ou confus, et pour lui avoir accordé une compréhension critique, éclairée et pénétrante.

Je cite seulement rapidement le nom d'autres collègues et d'étudiants dont les conseils m'ont aidé : John Ernst, David Gordon, Kenneth Gordon, Virginia Held, et Anwar Shaikh. C'est à regret que je ne citerai pas deux étudiants iraniens qui m'ont beaucoup aidé de crainte de les soumettre par inadvertance à une menace politique. Une fois encore Lillian Salzman a tiré un texte lumineux d'un brouillon infâme. Et à la place d'honneur qui traditionnellement vient en dernier, j'accueille Shirley Heilbroner qui m'a soutenu et a supporté mon travail, rendant ainsi possible tout cet effort.

Robert L. Heilbroner

CHAPITRE I

Introduction

Pour le monde moderne, le marxisme, source des espoirs et des craintes les plus passionnés, des conceptions les plus opposées, dérange par sa présence. Mais au lieu de commencer cette étude en me jetant directement dans ces eaux agitées, je préfère poser une question qui puisse stimuler l'intérêt de mon lecteur plutôt que lui-même ou ses émotions : pourquoi, après plus d'un siècle, l'œuvre de Marx, dont le marxisme est issu, exerce-t-elle une telle fascination ou, selon la formulation courante : pourquoi faisons-nous encore appel aux lumières de Marx sur des questions contemporaines, alors que depuis l'époque de ses écrits, le monde s'est transformé presque au-delà de toute comparaison ?

Il me semble possible de répondre à ces questions en explicitant l'incessante survie du marxisme face à une centaine de démolitions et de « réfutations ». Cela tient à ce que Marx a eu l'heureuse fortune, évidemment doublée du génie indispensable, de créer une méthode d'analyse qui a marqué le monde de façon indélébile. Si donc nous nous adressons à Marx, ce n'est pas parce qu'il est infailible mais parce qu'il est incontournable. Tous ceux qui souhaitent reprendre le type de recherche initié par Marx, trouvent Marx devant eux et doivent admettre les idées qui constituent son héritage ou les réfuter, les développer ou y renoncer, les défendre ou justifier leur rejet.

Cette forme d'influence persistante n'est naturellement pas propre à Marx. L'exemple le plus frappant est peut-être celui de Platon dont la présence en philosophie est tout aussi incontournable. Avant Platon les philosophes se contentaient d'énoncer sur la nature des

choses ou l'entendement de l'homme, mais leurs affirmations aussi brillantes et frappantes qu'elles fussent, ne possédaient pas la force d'une argumentation structurée. L'apport de Platon consista à l'élaborer une forme d'exposé philosophique mettant l'accent sur la raison, sur le sens des mots et sur le rapport fondamental existant entre le sujet connaissant et l'objet de connaissance. D'une certaine façon c'est ainsi que Platon a « inventé » ce qui constitue le domaine de la philosophie systématique, et c'est pourquoi aujourd'hui des philosophes peuvent ressentir son influence tout en aboutissant à des conclusions opposées aux siennes.

Freud bénéficie d'une actualité durable analogue. Comme en philosophie avant Platon, il y eut certainement des observateurs de l'inconscient avant Freud. Mais faute d'être structurés en tant que composants d'une totalité et de découler d'une méthode précise, leurs résultats manquent de force et de pouvoir de conviction. La découverte par Freud de l'inconscient en tant qu'élément à part entière de l'activité mentale a transformé définitivement la conception de la psyché humaine. Par conséquent que les analystes contemporains admettent ou non les théories personnelles de Freud ou fassent usage ou non de ses techniques spécifiques, sa présence, comme celle de Platon, n'en demeure pas moins toujours proche de l'objet précis de la recherche psychanalytique elle-même.

L'importance de Marx vient précisément d'une telle réussite. Comparable à celui de Platon ou de Freud dans une certaine mesure, son apport consiste à avoir mis en évidence un niveau de réalité insoupçonné sous l'apparence de l'histoire, et surtout de l'histoire de cette période que l'on nomme « le capitalisme ». Ce que Marx a conçu et en cela, il est encore comparable à Platon et à Freud, c'est un mode de recherche que l'on peut qualifier d'*analyse sociologique* permettant d'atteindre cette réalité cachée. Et finalement, comme ce fut le cas pour Platon, et comme ce le sera à nouveau pour Freud, cette combinaison de pénétration et de méthode chez Marx a modifié durablement le mode de perception de la réalité par la suite¹.

C'est pourquoi, en dépit des changements amenés par le temps, le *Capital* de Marx demeure encore pertinent à un point que n'atteint pas *la Richesse des Nations* de Smith malgré son étonnante pers-

1. En parvenant pour la première fois à cette explication de l'influence « incontournable » de Marx, j'ai appris que le philosophe marxiste français Louis Althusser avait fourni une justification analogue de la position unique de Marx, en affirmant que Marx avait accompli pour l'histoire ce que Thalès avait fait pour les mathématiques, Galilée pour la physique et Freud pour la psychologie. Voir Althusser, *Lénine et la philosophie*, Maspéro, 1972, p. 53.

picacité. La différence ne tient pas seulement à ce que l'ouvrage de Marx est plus moderne que celui de Smith en ce qu'il insiste sur la technologie, les crises et les tensions sociales. Plus profondément cela tient à ce que *le Capital* entreprend une tâche pratiquement sans précédent, que ce soit chez Smith ou chez un autre, tâche que désigne son sous-titre : *Critique de l'économie politique*. Cette critique débute par les perceptions erronées que le système induit chez ceux qui n'ont pas appris à dépasser son apparence et qui demeurent donc au niveau de ses manifestations superficielles. Le premier objectif de Marx est de montrer que les concepts habituels par lesquels nous essayons d'expliquer la société — comme ceux de « travail » ou de « capital » — ne sont en fait que des dehors trompeurs que nous devons apprendre à démasquer si nous voulons comprendre le processus réel de l'existence sociale. Aussi lisons-nous *le Capital* non seulement pour découvrir quel est le fonctionnement du capitalisme mais aussi pour apprendre ce qu'il *est*, question qui n'avait pas été abordée jusqu'alors et à laquelle Marx répondit de façon aussi profonde qu'inoubliable.²

Tous ces points devront bien sur être repris et explicités au cours de notre progression. Mais j'espère que cette première image de Marx créateur d'une méthode d'analyse sociologique, justifie un peu pourquoi il demeure indispensable et présent, même si certains éléments de sa construction se sont révélés erronés. Tout le monde n'ose pas dépasser l'apparence de la société, ni ne souhaite s'aventurer dans les régions éthérées de la pensée philosophique ou dans le déconcertant royaume des forces de l'inconscient. Mais pour ceux qui veulent explorer la dynamique cachée de l'existence sociale, Marx est le maître auprès de qui nous devons tous apprendre si nous voulons poursuivre l'entreprise de recherche critique qu'il a entamée.

L'héritage de Marx ne constitue pourtant pas seulement une nouvelle base de départ favorable d'où scruter la société. Il regroupe également tout un ensemble de travaux qui sont apparus pour étayer ou compléter, et parfois remplacer les écrits de Marx, ensemble qui,

2. Les premiers lecteurs de la *Richesse des Nations* ont pu ressentir un choc intense analogue devant Smith leur expliquant non seulement comment fonctionne le système économique mais aussi qu'une Main Invisible institue un ordre et une structure là où l'œil non averti ne voit que désordre et effet du hasard. Mais Smith ne saisissait pas les distortions spécifiques que le système capitaliste impose à la perception, aussi ne s'agissait-il pas vraiment d'une analyse sociologique. Il saisissait les mécanismes au sein du système, mais pas les idéologies ; par conséquent, il ne put concevoir une « critique » consciente de cet effort de compréhension de la société. Aussi son intelligence des mécanismes, y compris la Main Invisible, était elle limitée par des hypothèses dont il n'avait pas lui-même conscience. Voir R.L. Heilbroner, « The paradox of progress », *Essays on Adam Smith*, New-York, Oxford University Press, 1976, pp. 524 sq.

pris dans son intégralité, contribue pour une bonne part à la « présence » pénétrante du marxisme.

Quant à Marx lui-même, à cette présence plus massive, j'en veux obtenir une première appréciation, ce qui m'amène immédiatement à la question de la définition du marxisme proprement dit. Dès le début, l'œuvre des successeurs de Marx a été marquée par des dissensions violentes et par des interprétations contradictoires des écrits de Marx. Mais ces dernières années, ces dissensions se sont tellement accentuées et les interprétations sont devenues tellement divergentes qu'il est vraiment difficile de découvrir ce qui assure l'unité de l'ensemble. On trouve aujourd'hui des marxistes qui défendent l'œuvre de Marx telle qu'elle est et d'autres qui voudraient la modifier presque entièrement ; des marxistes qui pensent que le capitalisme fonctionne essentiellement comme Marx l'a indiqué alors que d'autres estiment que les analyses du *Capital* ne sont plus valables ; des marxistes qui veulent s'orienter vers la religion et la psychanalyse, d'autres pensant qu'il ne s'agit là que de déviations bourgeoises ; des marxistes qui se proclament fièrement orthodoxes et d'autres qui considèrent que le marxisme a dégénéré en idéologie et qu'il constitue par lui-même l'obstacle principal pour la réalisation d'un socialisme humain. En fait, la confusion des discours est telle qu'un spécialiste du marxisme de longue date comme Eugène Kamenda a déclaré « qu'il se peut bien que la seule façon sérieuse d'analyser la pensée marxiste ou socialiste soit d'abandonner l'idée qu'il existe une doctrine cohérente baptisée marxisme ».³

Il me semble pourtant que la pensée marxiste, ou plus précisément que la pensée inspirée par les écrits de Marx et amalgamée sous l'étiquette « marxisme », présente une similitude reconnaissable. Cette similitude tient à l'ensemble de prémisses adopté en commun par tous ces écrits, quel que soit le degré d'orthodoxie des points de vue auxquels adhère chaque auteur ou l'incompatibilité de ces positions entre elles. Autrement dit, je pense qu'il existe un ensemble de prémisses qui définit la pensée marxiste, et donc que toute analyse qui englobe ces prémisses peut être à bon droit qualifiée de « marxiste » même si l'auteur ne se reconnaît pas lui-même comme tel. Puisque ces prémisses partagées vont organiser toute notre discussion, j'aimerais en dire quelques mots rapidement et mettre ainsi dans la main du lecteur le fil d'Ariane qui nous guidera tout au long des chapitres à venir.

3. Cité dans Daniel Bell, « The Once and Future Marx », *American Journal of Sociology*, juillet 1977, p. 196.

Le premier de ces éléments caractéristiques consiste *en une approche dialectique de la connaissance elle-même*. Dialectique est un mot mystificateur, trop souvent employé comme pour asperger d'une sorte d'eau sacrée un sujet ou pour garantir la bonne foi de l'auteur. Mais il me semble que dans ces travaux qui tirent leur origine de Marx, un noyau intelligible de la dialectique se trouve régulièrement présent, quoique souvent de façon implicite. Ce noyau dialectique apparaît surtout dans la conception qui voit la nature la plus profonde des choses comme dynamique et conflictuelle plutôt que comme inerte et statique ; cette conception, par conséquent, recherche à l'intérieur des choses leurs attributs « contradictoires ».

Il va de soi que cette proposition sera étudiée plus en détail. Mais tournons nous pour l'instant vers un deuxième élément qui confère également unité et identité à la pensée marxiste : *la conception matérialiste de l'histoire*. De même que pour la dialectique, il n'est en rien simple de définir « le matérialisme » et cela ne va pas sans de sérieuses difficultés. Je pense que l'on peut le définir avec une précision satisfaisante comme une approche qui met en lumière le rôle central que jouent dans l'histoire les activités des hommes liées à la production, et qui, par conséquent, voit la raison principale des changements historiques dans la lutte des classes sociales pour leur part respective des fruits de la production. A l'évidence cette conception conflictuelle de l'histoire présente une parenté avec l'optique conflictuelle de la philosophie dialectique.

Le troisième point commun est *la conception générale du capitalisme telle qu'elle est issue de l'analyse sociologique de Marx*. Comme je l'ai dit, ceci n'entraîne pas que les conclusions de chaque analyste sur l'évolution finale du système capitaliste coïncident avec celles de Marx, mais cela implique sans exception que ceux qui écrivent dans la ligne de Marx commencent en admettant une vision de ce qu'« est » le capitalisme qui découle de la perception originelle de Marx, même s'ils la modifient. Cette perception est elle-même identifiable comme l'application de la conception dialectique de l'histoire à l'époque actuelle.

Enfin, et ce n'est pas le moindre de ces éléments : *un engagement pour le socialisme*, entendu d'une façon ou d'une autre. On peut présenter autrement ce dernier et très important dénominateur commun de la pensée en reconnaissant, comme prémisse nécessaire à tout écrit marxiste une conviction en « l'unité de la théorie et de la pratique », une conviction que la mise en œuvre des méthodes d'analyse de Marx ne permettra pas seulement d'éclairer le passé mais servira aussi de

guide pour la création d'un futur socialisme, d'un avenir bâti consciemment par l'humanité pour son propre accomplissement. Comme nous le verrons, cette conviction a rencontré de nombreux obstacles, mais cet engagement pour le socialisme en tant que but souhaitable pour l'humanité — et de plus, but pour lequel le marxisme servira utilement de guide — demeure une des composantes unissant toutes les tendances marxistes.

Nul doute que l'on puisse argumenter contre toute tentative d'organisation d'une structure aussi énorme que la pensée marxiste, et ceci particulièrement parce que l'objectif du travail de Marx était plus restreint que ne pourrait le suggérer cette présentation plus vaste. Marx a consacré toute son énergie à l'analyse d'une formation sociale, le capitalisme, mettant en œuvre dans ce but une méthode dialectique et une conception matérialiste de l'histoire, mais en dehors de son projet immense et cependant limité il n'a jamais consciemment essayé d'élaborer une philosophie complètement construite, ni une théorie achevée de l'histoire. Cependant le domaine couvert par les travaux des continuateurs de Marx est plus étendu que le sien ; et c'est autant à cette partie plus vaste de l'héritage marxien qu'à l'œuvre même de Marx que ce livre s'intéresse.

Il me semble que le plan précédemment esquissé joue un rôle utile lorsque l'on considère cette partie dominante ; il permet, avec une précision acceptable, de répartir les travaux entre ceux qui méritent le qualificatif de marxistes et les autres, et par là fournit des limites à notre étude. De plus, cette structure d'hypothèses nous offre un autre indice pour expliquer le ressort et la vigueur du marxisme en nous permettant de saisir que le marxisme comporte la promesse d'une synthèse grandiose de l'intelligence humaine, commençant par une orientation philosophique fondamentale, qui est ensuite appliquée à l'interprétation de l'histoire. Cette synthèse se poursuit par une analyse de l'époque actuelle vue comme le produit de forces historiques agissant au sein de l'ordre social en place, et culmine en orientant l'avenir, prolongeant ainsi l'axe de l'analyse par une ligne d'action ininterrompue. Rares sont les marxistes qui ont essayé de structurer ou de formuler cet immense projet. Cette possibilité se dissimule pourtant au sein de la base commune du courant marxiste du fait des relations existant entre ces idées principales. On peut ainsi concevoir le marxisme comme une tentative pour insuffler une cohérence et un sens, absents jusqu'alors, à l'existence sociale, et en particulier à cette dimension de l'existence qui touche à notre engagement personnel envers la société qui nous entoure.

Quant à savoir si le marxisme a mené à bien cet ambitieux projet, c'est un autre sujet et nous y consacrerons toute notre attention. Mais dans ce monde que perturbent la fragmentation du savoir et le vide de la vie, il est vraisemblable qu'une part de la « présence » que le marxisme impose au monde résulte de ses tendances unificatrices et de son impulsion téléologique.

Il faut encore considérer un deuxième problème avant de nous consacrer à l'examen systématique des thèmes du marxisme. Il s'agit du rapport existant entre le marxisme en tant que corps de doctrine issu de l'œuvre de Marx (y compris, bien sûr, cette œuvre même), et les réalités politiques que constituent l'Union Soviétique, la Chine, Cuba et les autres Etats soi-disant marxistes. J'ai à peine besoin de préciser que le problème vient de ce que tous ces Etats proclament leur dette envers Marx et leur attachement aux principes du marxisme tout en témoignant à travers leurs institutions et leurs idéologies de positions détestables pour la plupart des occidentaux, y compris la grande majorité des marxistes occidentaux.

Cette question récurrente de la responsabilité du marxisme en tant qu'accomplissement intellectuel vis-à-vis du marxisme en tant que fait politique, et de leur rapport, vient ainsi obscurcir et charger émotionnellement l'étude du marxisme. Ce problème présente quelque analogie avec celui que pose le rapport entre le capitalisme et, par exemple, les activités des Etats-Unis au Vietnam, ou entre le christianisme et l'Inquisition. Pour les adversaires du capitalisme ou du christianisme, de telles relations ont toujours été considérées comme directes et inévitables alors que leurs partisans affirment qu'elles sont seulement indirectes et fortuites. Il en est de même pour le marxisme et sa réalisation au travers d'institutions. On peut soutenir qu'il existe *un* rapport, *une certaine* responsabilité. La difficulté réside dans la définition de la nature de cette relation.

J'en dirai plus sur ce point au cours du dernier chapitre. Je ne souleve ce problème maintenant que pour reconnaître un point sensible qui perturberait notre étude s'il n'était pas signalé explicitement. Mais pour l'instant, sans attendre de mes lecteurs une ouverture d'esprit d'un niveau inaccessible, j'insiste pour que nous laissions cette question à l'arrière plan, sans la perdre de vue mais sans qu'elle monopolise toute notre attention, car il me semble important d'aborder le marxisme non seulement dans une perspective critique et interrogative, mais aussi avec assurance et compréhension. Et ceci parce qu'il me semble, en accord avec Jean-Paul Sartre, que le marxisme constitue la philosophie « nécessaire » de notre temps, voulant dire

par là qu'il offre une vision décisive des conditions sociales et historiques de notre existence. Ceci ne signifie pas que le marxisme nous fournisse une interprétation omnisciente de notre situation historique, pas plus que Platon n'a répondu à toutes les questions sur l'être et la connaissance, ou que Freud n'a expliqué tous les processus de l'inconscient. Etre éclairé n'est pas être omniscient. Il s'agit seulement de voir un peu plus loin ou de comprendre un peu plus en profondeur et c'est en fait ce que l'œuvre de Marx et de ses successeurs nous permet.

Ici surgit un dernier problème autour du thème général du marxisme, celui de la nature du marxisme en tant que doctrine révolutionnaire, un problème qu'il est tentant d'ignorer ou de minimiser en raison des affrontements émotionnels qu'il provoque. Jusqu'à présent, nous avons surtout envisagé le marxisme sous l'angle de son contenu intellectuel. Mais ce n'est pas dans ce contenu, aussi important soit-il, que cette présence troublante du marxisme et les conceptions contradictoires qu'il suscite trouvent leur origine. Comme l'affirment ses partisans aussi bien que ses ennemis, la *raison d'être** du marxisme tient à son engagement envers un objectif politique, à savoir le renversement (même si ce n'est pas forcément par la violence) du système capitaliste et son remplacement par un système socialiste, et finalement communiste.

Ce noyau révolutionnaire du marxisme présente d'évidentes connections avec la question précédente du marxisme en tant que réalité politique, mais le problème qu'il pose n'est pas tout à fait le même. L'inspiration et l'impulsion révolutionnaire du marxisme influeraient sur notre analyse même si la révolution russe n'avait jamais pris une orientation staliniste, ou si demain l'Union Soviétique devait devenir parfaitement démocratique. Car la révolution en tant qu'acte, avec les transformations qu'elle augure pour le cours de nos existences, et avant l'acte, les images, les espoirs, les fantasmes de la révolution, exerce une attraction considérable sur tous les observateurs ou leur communique une répulsion violente, pour des raisons qui ont peu à voir avec le marxisme en tant qu'ensemble de recherches méthodiques ou avec les manifestations pathologiques du marxisme en tant que mouvement politique. L'objectif avoué du marxisme en tant que force du changement révolutionnaire, que lieu du ralliement de tous les opprimés de la terre, polarise *pour* ou *contre* pratiquement tous ceux qu'il touche.

* En français dans le texte (N.d.T.)

Ceci m'amène à ma propre position, que le titre de ce livre annonçait : pour *et* contre. C'est une position qui sera rejetée comme incohérente — pire, comme suspecte, voire intolérable — par les lecteurs attirés par l'un ou l'autre pôle de l'aimant révolutionnaire. Je ne vais pas essayer de la défendre maintenant. Je demande seulement à ceux qui examinent minutieusement mon texte à la recherche de son message subversif, du point de vue de l'un des pôles, de se rendre compte de ce que ce même texte sera considéré avec une défiance identique par ceux qui le lisent de l'autre pôle. Même si ceci ne garantit pas sa valeur, cela indiquera au moins à mes lecteurs qu'il existe à mon avis une autre attitude envers le marxisme, dépassant le rejet total comme la complète adhésion.